

La lingère du Petit-Pont

Le roi m'envoya peu après son ambassadeur extraordinaire en Lorraine, pour assister de sa part aux noces de M. le duc de Bar son beau-frère, avec la fille de M. le duc de Mantoue, nièce de la reine : et aussi pour prier en même temps M^{me} la duchesse de Mantoue de venir être marraine de M. le Dauphin, et M. de Lorraine être parrain de Madame Élisabeth, dernière fille de France, maintenant reine d'Angleterre.

Je partis un soir de la Cour, et veux dire une aventure qui me survint, qui pour n'être de grande conséquence, est néanmoins extrêmement agréable.

Il y avait cinq ou six mois, que toutes les fois que je passais sur le Petit-Pont (car en ce temps-là le Pont-Neuf n'était point bâti) qu'une belle femme lingère à l'enseigne des Deux Anges, me faisait de grandes révérences, et m'accompagnait de la vue tant qu'elle pouvait. Et comme j'eus pris grande à son action, je la regardais aussi, et la saluais avec plus de soin. Il advint que lorsque j'arrivai de Fontainebleau à Paris, passant sur le Petit-Pont, dès qu'elle m'aperçut venir, elle se mit sur l'entrée de sa boutique, et me dit comme je passais : « Monsieur, je suis votre servante. » Je lui rendis son salut, et me retournant de temps en temps, je vis qu'elle me suivait de la vue, aussi longtemps qu'elle pouvait.

J'avais mené un de mes laquais en poste, pour le renvoyer le soir même, avec des lettres pour Entragues, et pour une autre dame de Fontainebleau. Je le fis alors descendre, et donner son cheval au postillon, pour le mener, et l'envoyai dire à cette jeune femme, que voyant la curiosité qu'elle avait de me voir, et me saluer, si elle désirait une plus particulière vue j'offrais de la voir là où elle voudrait. Elle dit à ce laquais que c'était la meilleure nouvelle que l'on lui eût su apporter, et qu'elle irait où je voudrais, pourvu que ce fut à condition de coucher entre deux draps avec moi. J'acceptai le parti, et dis à ce laquais s'il connaissait quelque lieu où la mener ; il me dit qu'il connaissait une maquerelle, nommée Noiret, chez qui il la mènerait, et que si je voulais qu'il portât des draps, matelas et couvertures de mon logis, il m'y apprêterait un bon lit. Je le trouvai bon, et le soir y allai, et y trouvai une très belle femme, âgée de vingt ans, qui était coiffée de nuit, n'ayant qu'une très fine chemise sur elle. Et une petite jupe revêche verte, et des mules aux pieds avec du peignoir sur elle. Elle me plut bien fort, et me voulant jouer avec elle, je ne lui sus faire résoudre, si je ne me mettais dans le lit avec elle : ce que je fis, et elle s'y étant jetée en un instant, je m'y mis incontinent après ; pouvant dire n'avoir jamais vu femme plus jolie, ni qui m'eût donné plus de plaisir pour une nuit : laquelle finie je lui demandai si je ne la pourrais pas voir encore une autre fois, et que je ne partirais que dimanche, dont cette nuit-là avait été celle du jeudi au vendredi. Elle me répondit qu'elle le souhaitait plus ardemment que moi, mais qu'il lui était impossible si je ne demeurais tout dimanche, et que la nuit du dimanche au lundi elle me verrait. Et comme je lui en faisais difficulté, elle me dit : « Je crois que maintenant que vous êtes las de cette nuit passée, vous avez dessein de partir dimanche, mais quand vous serez reposé, et que vous songerez à moi, vous serez bien aise de demeurer un jour davantage, pour me voir une nuit. »

Enfin je fus aisé à persuader, et lui dis que je lui donnerais cette journée, pour la voir la nuit au même lieu. Alors elle me repartit : « Monsieur, je sais bien que je suis en un bordel infame, où je suis venue de bon cœur pour vous voir, de qui je suis si amoureuse, que pour jouir de vous, je crois que je vous l'eusse permis au milieu de la rue, plutôt que de m'en passer. Or une fois n'est pas coutume, et forcé d'une passion on peut venir une fois dans le bordel, mais ce serait être garce publique d'y retourner la deuxième fois. Je n'ai jamais connu que mon mari et vous, où que je meure misérable, et n'ai pas dessein d'en connaître jamais d'autre. Mais que

ne ferait-on point pour une personne que l'on aime, et pour un Bassompierre. C'est pourquoi je suis venue au bordel, mais ç'a été avec un homme, qui a rendu ce bordel honorable par sa présence. Si vous me voulez voir une autre fois, ce sera chez une de mes tantes, qui se tient en la rue du Bourg-l'Abbé proche des Halles, auprès de la rue aux Ours à la troisième porte du côté de la rue Saint-Martin : je vous y attendrai depuis dix heures jusqu'à minuit, et plus tard encore, laisserai la porte ouverte. À l'entrée, il y a une petite allée, que vous passerez vite, car la porte de la chambre de ma tante y répond, et trouverez un degré qui vous mènera à ce second étage. »

Je pris le parti, et ayant fait partir le reste de mon train, j'attendis le dimanche, pour voir cette jeune femme : je vins à dix heures et trouvai la porte, qu'elle m'avait marquée, et de la lumière bien grande, non seulement au second étage, mais au troisième et au premier encore, mais la porte était fermée : je frappai pour avertir de ma venue, mais j'ouïs une voix d'homme, qui me demanda qui j'étais. Je m'en retournai à la rue aux Ours, et étant retourné pour la deuxième fois, ayant trouvé la porte ouverte, j'entraï jusqu'au second étage, où je trouvai que cette lumière était la paille du lit que l'on y brûlait, et deux corps nus étendus sur la table de la chambre. Alors je me retirai bien étonné, et en sortant je rencontrai des corbeaux, qui me demandèrent ce que je cherchais, et moi, pour les faire écarter, mis l'épée à la main, et passai outre m'en revenant à mon logis un peu ému de ce spectacle inopiné. Je bus trois ou quatre verres de vin pur, qui est un remède d'Allemagne contre la peste, et m'endormis pour m'en aller en Lorraine le lendemain matin ; comme je fis. Et quelque diligence que j'aie su faire depuis, pour apprendre qu'était devenue cette femme, je n'en ai jamais rien su. J'ai été même aux Deux Anges, où elle logeait, m'enquérir qui elle était, mais les locataires de ce logis-là, ne m'ont dit autre chose, sinon qu'ils ne savaient point qui était l'ancien locataire. Je vous ai voulu dire cette aventure bien qu'elle soit de personne de peu, mais elle était si jolie, que je l'ai regrettée, et eusse désiré pour beaucoup de la pouvoir revoir.

Maréchal de Bassompierre, *Journal de ma vie*, t. I, Amsterdam, Hoogenhuysen, 1692, p. 158-162.